

William Carlos Williams

La tristesse de la mer

poèmes traduits de l'anglais par Christophe Marchand-Kiss

LA TRISTESSE DE LA MER

Voici la tristesse de la mer –
vagues comme mots, toutes brisées –
monotonie du soulèvement et de la retombée.

Je me penche pour observer en détails
la crête fragile, l'écume délicate
et imparfaite, mauvaise herbe jaune
un fragment comme le suivant –

Il n'y a pas d'espoir – si ce n'est une île
de corail façonnée lentement
guetter les oiseaux semer
des graines la rendrait habitable

LES VOILIERS

aux prises avec une mer que la terre en partie enclôt
les protégeant des vents trop forts
d'un océan immaîtrisé qui quand il le juge bon

torture les plus grandes coques, le meilleur des hommes sait
se mesurer à ses coups, et les anéantit sans pitié.
Comme phalène dans les brumes, scintillant dans l'éclat

infime des jours sans nuages, avec d'immenses voiles qui enflent
ils glissent sous le vent agitant l'eau verte
de leur proue tranchante tandis qu'au-dessus d'eux l'équipage rampe

comme fourmi, prenant soin d'eux avec sollicitude, les relâchant, accroissant leur vitesse quand ils virent, s'inclinent, et ayant retrouvé le vent, côte à côte, mettent le cap sur leur destination.

En une arène océane ouverte et bien gardée encerclées d'embarcations plus ou moins grandes qui, flagorneuses, en voltigeant et en grondant les suivent, ils paraissent jeunes, rares

comme la lumière d'un œil heureux, vivant de la grâce de tout ce qui est dans l'esprit sans tâche, libres et désirés naturellement. À présent la mer qui les porte

est maussade, enveloppe leurs flancs luisants, comme à la recherche du plus petit défaut mais son échec est total.

Aujourd'hui pas de courant. C'est alors que le vent souffle à nouveau. Les voiliers

se déplacent, manœuvrant pour le départ, vient le signal et ils sont partis. À présent les vagues les frappent mais ils sont trop solides, ils les fendent, bien qu'ils fassent force de voile.

Des bras et des mains cherchent à s'agripper à la proue.

Des corps projetés imprudemment dans le passage s'en vont à la dérive Autour d'eux c'est une mer de visages angoissés, désespérés

avant que surgisse l'horrible courant qui bouleverse l'esprit, le mer en son entier devient un enchevêtrement de corps trempés perdus pour le monde portant ce qu'ils ne savent retenir. Brisés

battus, affligés, mains tendues des morts qui vont être absorbés ils s'écrient, échec, échec! leurs cris s'élevant encore par vagues comme les voiliers habiles passent leur chemin.

UNE ÉLÉGIE POUR D. H. LAWRENCE

Taches vertes sur l'arbuste
et pauvre Lawrence mort.
La nuit humide et brumeuse
et Lawrence absent de ce monde
pour répondre à la promesse d'avril
par un labeur acharné
contre la perte, la perte, et la froideur
de la vie.

Jadis il reçut une lettre –
il n'y a jamais répondu –
le louant : si anglais
qu'il s'était élevé en cela
à une grandeur non-anglaise.
Mort à présent que l'amertume
qui le guidait devient plus évidente.

Voici le temps.
Le serpent dans la grotte
l'eau ruisselant de la pierre
dans une flaque.
Soirées méditerranéennes. Cendres
des feux crétois. Et vers le nord
forsythia ornées de
cloches jaunes dans le froid.

Pauvre Lawrence
portant son labeur triste et acharné
pour créer l'été du
déclin du printemps. Femmes
anglaises. Hommes conduits non à aimer
mais aux confins de la terre.
Le serpent tournant sa
tête comme une pierre,
ses yeux fixes d'agate tournent aussi.

et des jonquilles encore fermées
laissent pendre leur tête repliée. Pas
d'été. Mais pour Lawrence
qu'une louange en ce
demi-froid demie-saison –
avant la feuillaison des arbres et
la touffeur de l'herbe les étoiles
inégalement la terre pelée.

Lentement le serpent se penche
pour boire l'eau qui tinte
sa langue fourchue vive.
Puis de pli en pli
force lisse, dépassant
un point déterminé,
comme mû par le désir
physique d'aller de l'avant, il glisse
doucement dans l'onde.

Demeurer près de la mer ou marcher
à nouveau le long de la berge d'une rivière et parler
à un compagnon, faire halte
et observer à quel endroit le fil de l'eau
rencontre et recouvre
la rive immobile –
Les eaux en crue s'élèvent, et s'élèveront,
iront fendre la vallée tranquille
piégeront le bohémien et la jeune fille.
Elle s'accroche en se noyant à
un buisson en fleurs.

Souvenez-vous, à présent, de Lawrence mort.
Scilles bleues en fleurs – sur
le plateau mexicain à
la rousseur aride. Ou places
publiques desséchées des cités
des îles de la Méditerranée
où l'on attend le bus et où
les bateaux arrivent lentement au fil
de l'eau.

Et la marche du printemps sur
les terres tempérées, les prairies et les bois
où la jeunesse se promène et converse
incomplètement,
s'efforçant au non-été
entendant les grenouilles, évoquant
les oiseaux et les insectes –

Le printemps fiévreux ne va pas jusqu'à la chaleur
mais toujours plus lentement,
chargé du poids des feuilles.
Maintenant rien
pour faire éclater les limites –
ne demeure confiné en elles. Chaleur,
chaleur ! Inconnue. Pauvre Lawrence,
mort et rien que la danse
noyée et perdue du pont
d'un bateau de plaisance
désir ineffaçable.

Lapins, imagineries, le
théâtre, la littérature, la satire.
Le serpent ne peut bouger
ses yeux de pierre, à peine s'il voit
mais qu'il effleure l'air
de sa langue fourchue est une hypothèse
et son corps qui plonge
dans l'eau glacée
a disparu.

Violemment le soleil satirique
qui conduit avril non vers la
danse haletante mais l'immobilité
de l'esprit, plonge
et disparaît aussi.
Et les sœurs reviennent
au crépuscule
à la rancœur mesurée
de leurs aînées inflexibles.

Cric, cric, cric le grillon
chante où le serpent
aux yeux d'agate s'est penché sur l'onde.
Jeunesse affligée
que Lawrence a passée
indésiré de l'Angleterre.
Et dans les jardins les forsythia
et dans les bois
à présent l'arbre à fièvre
en fleurs.

LA PRIORITÉ (la promenade en auto)

Ne tenant compte
de rien en ce monde

exceptée de la priorité
que j'apprécie sur la route en

raison de la loi –
J'ai vu

un homme assez âgé qui
souriait et tournait son regard

vers le nord devant une maison –
une femme en bleu

qui riait et se penchait
en avant pour examiner

la moitié détournée du
visage de l'homme

et un garçon de huit ans qui
regardait au milieu du

ventre de l'homme
une chaîne de montre –

La suprême importance
de ce spectacle sans nom

me propulsa près d'eux
sans un mot –

Pourquoi m'inquiéter de savoir où j'allais ?
parce que je roulais à toute vitesse

sur les quatre roues de ma voiture
sur la route mouillée quand

je vis une fille unijambiste
sur la balustrade d'un balcon

Étant donné que, dans le cas d'un suspense imaginaire, seul l'écrit aura une réalité, comme partiellement expliqué plus haut – Non pour tenter, à ce moment, d'accorder de la valeur au mot utilisé, selon des règles présumées, mais pour écrire ce qui arrive à ce moment –

Parfaire la capacité d'enregistrement à l'instant où la conscience s'élargit grâce aux sympathies et à l'unité de compréhension qu'offre l'imagination, employer une technique en enregistrant la force qui se déplace, puis la connaître, dans l'importance de ses proportions.

C'est la présence d'un

Ce n'est pas un « ajustement », mais une unification de l'expérience

C'est-à-dire que l'imagination est une force réelle comparable à l'électricité ou au courant, elle n'est pas un jouet mais une puissance qui a depuis toujours servi à susciter la compréhension de – elle est, sans qu'il soit besoin de recourir au mysticisme – En fait, c'est elle qui masque la connaissance que je recherche –

La valeur de l'imagination consiste pour l'écrivain en sa capacité de fabriquer des mots. Son unique pouvoir est de rendre réelles des formes créées comme leur donner une existence concrète

Ceci sépare

Écrire ne consiste pas à chercher de-ci, de-là dans l'expérience quotidienne des comparaisons appropriées et de belles images et pensées. J'en ai fait l'expérience à ma grande tristesse. Ce n'est pas un enregistrement conscient des expériences de la journée « toutes fraîches et à l'apparence de réalité » – Ce genre de chose est grave quant au développement du talent chez un être, le retient et fait de lui – Cela détruit, fait de la nature un accessoire à la théorie particulière à laquelle il se conforme, lui rend son monde aveugle, –

L'écrivain d'imagination se trouverait libéré des choses observées, dans le but de les coucher plus tard sur le papier. Il serait là pour apprécier, goûter, avoir prise sur le monde libre, non pas un monde qu'il transporte tel un sac à provisions, toujours effrayant, de crainte d'omettre quelque chose ou que quelqu'un obtienne plus que lui.

Un monde détaché de la nécessité de l'enregistrer, se suffisant à lui-même, qui lui est soustrait (comme c'est très certainement le cas), et avec lequel il a des relations amères et délicieuses, et duquel il est indépendant – passant quand il l'entend d'une chose à la suivante – comme il lui plaît, délié – total

et l'unique preuve de ce que j'avance réside dans le fait que le travail de l'imagination ne « ressemble » à rien, mais est transfusé avec des forces identiques – au moins une petite partie – qui elles-mêmes transfusent la terre.

La nature intervient allusivement dans la composition, non parce qu'elle nous est familière, et que par conséquent les relations que nous lui conférons ont une moindre qualité commune et dénommatrice qui les rend crédibles – mais parce qu'elle possède la qualité d'une existence indépendante, de la réalité que nous percevons en notre for intérieur. Elle n'est pas opposée à l'art, mais lui est apposée.

Je suppose que l'aphorisme connu de Shakespeare à propos de tendre un miroir à la nature a produit plus de tort, faisant subsister parmi nous la tendance des arts à copier, que –

L'erreur, ici (bien que nous oublions que ce n'est pas S. qui parle, mais un personnage sorti de son imagination), est d'avoir cru que la réflexion de la nature est la nature. Cela n'est pas vrai. Ce n'est qu'une nature simulée, un « mensonge ».

Bien entendu, S. est l'exemple enviable le plus remarquable de la fausseté de cette chose-là.

Il ne tend pas de miroir à la nature, mais, grâce à son imagination, sa composition se pose en rivale de celle de la nature.

Il devient lui-même « nature » – poursuivant « ses » prodiges – si l'on veut

Je me divertis souvent de faits concernant Shakespeare que j'ai rassemblés : c'était un homme relativement mal informé, selon la tradition orthodoxe, qui eut une vie simple, réglée et divertissante, une maison et une épouse dans les faubourgs, des enfants charmants, une amante à la cour (qu'il ne confondit jamais vraiment avec son écriture) et une vie au café qui lui apporta, avec la nouveauté de la découverte, les informations qui nourrissent son imagination. Londres était un concentré de science et d'aventure. Il vit au « Mermaid » tout ce qu'il connut. Là, rien en lui n'était remarquable, excepté son état d'esprit.

Marlowe lui fournit la forme ; ses histoires reprenaient les conversations familières de ses collègues ou un compilateur les lui présentait. La vie était pour ses modèles particulièrement stimulante auprès de lui.

Percevant la puissance de la vie, en son intelligence singulière, la noble calotte de son crâne, il n'avait besoin que de matériaux pour écrire qui le soulageaient de ses pensées. Son manque indéniable de formation scientifique fit que sa puissance se relâcha. Il était libre de tout fardeau.

Pour S., prétendre au savoir eut été ridicule – là, pas d'échappatoire – mais qu'il possédât le savoir, et un savoir extraordinaire, des affaires qui le concernaient lui, comme elles concernaient les autres à son sujet, allait pour lui de soi. Pas pour les autres.

Son réel pouvoir était PURE imagination. Interdit de parler comme W.S., en fait, singulièrement exclu de la parole, par son manque d'informations, d'instruction, incapable de rivaliser avec ses camarades en matière de science et d'aventure, et dans le même temps, assez enthousiaste, assez imaginaire pour savoir qu'il n'y avait d'évasion que dans la perfection, dans l'excellence, dans l'excellence technique – la gaieté de son imagination fit qu'il ne les COPIA PAS, ne leur tendit pas un miroir, mais les égala, les surpassa en tant que créateur d'un savoir, en tant que force vigoureuse et vivante les éclipsant tous.

Son évasion n'était pas simulée mais réelle. Hamlet, sans aucun doute, fut écrit vers le milieu de sa vie.

Il parle avec autorité par l'entremise de l'invention, des personnages, d'un projet. Les objets de son monde étaient pour lui réels, car il pouvait en user et en usait avec entendement pour ses inventions –

L'imagination est un –

Les contorsions de la critique moderne au sujet de S. font particulièrement rire lorsqu'elles tentent de faire endosser le rôle d'un Solon au créateur de Richard III.

Revenons maintenant à mes girations du jour.

C'est ainsi avec les autres classiques : leur signification et leur valeur ne peuvent être étudiées et comprises que dans l'imagination – ce qui les a engendrées ne peut que leur donner vie à nouveau, éveiller à nouveau leur perfection –

inutile d'étudier machinalement ou par recherche scientifique –. Utile pour la compréhension de corroborer l'imagination –

Oui, Anatole était un imbécile quand il dit : c'est un mensonge. – C'est tout. Si l'acteur simule la vie, *c'est* un mensonge. Mais – mais pourquoi poursuivre sans public ?

La raison pour laquelle les gens s'émerveillent des œuvres d'art et disent : Comment, au nom du Christ, a-t-il fait ? – est-ce qu'ils ne savent rien de la physiologie du système nerveux et n'ont jamais été témoins dans la pratique de plus amples processus d'imagination.

C'est un pas franchi à partir des engagements sans profit de l'arithmétique.

L'ENFANT MORT

Balaie la maison
sous les pieds de fouineurs
curieux et gais –
balaie sous la table et le lit
l'enfant est mort –

Les yeux de la mère lorsqu'elle est assise
près de la fenêtre, inconsolée –
sont soulignés de poches violettes
le père –
grand, éloquent, pitoyable
est le plus capable des deux –

Balaie bien la maison
il y a quelqu'un ici qui est monté
(bien que sans certitude)
au ciel, aveuglément
à force de faits –
un bon coup de balai
est une façon de l'exprimer –

Dépêchez-vous ! d'un instant
à l'autre ils l'emporteront
de l'hôpital –
un modèle immaculé de notre vie
une curiosité –
bordée de fleurs nouvelles

LES VENTS SOMBRES (LE VENT IMMÉMORIAL)

Vents sombres venus du nord
pénètrent les cœurs sombres. Expulsés de
leur retraite dans les lys ils frappent
et détruisent –

Humanité brutale
lorsque le vent la brise –

voix stridentes, chaleur
stimulée, bâtie de vagues

Saoule de chèvres ou de pavés

La haine est de la nuit et le jour
des fleurs et des rochers. Rien
ne s'obtient si l'on dit la nuit engendre
le meurtre – C'est une erreur classique

Le jour

Tout ce qui pénètre dans un autre être
toute l'herbe, tous les oiseaux noirs qui volent
toutes les azalées en fleurs
vents salés –

Leur sont vendus les hommes se frappent à l'aveuglette
et leur tête éclate

Voilà pourquoi les matchs de boxe et
les poèmes chinois sont identiques – Voilà pourquoi
Hartley loue Miss Wirt

Il n'y a rien dans la torsion
du vent sauf – des gouttes de pluie froide

C'en est un aux vues sous-marines
poisson pourpre et noir virevoltant
parmi les algues ondoyantes –

Vent sombre, j'ai épanché mon cœur
contre toi jusqu'à n'en plus pouvoir –

Maintenant je passe ma main sur toi sentant
le jeu de ton corps – le tressaillement
de sa puissance –

Le chagrin des archers de Shu
se rapproche – C'est un
abord difficile des
morts – l'hiver cause de chagrin

Comme il est aisé de glisser
dans le vieux mode, comme il est ardu de
s'accrocher fermement au progrès –

LE FERMIER

Le fermier plongé dans ses pensées
marche dans la pluie
au milieu de ses champs vides, les
mains dans les poches,
dans son esprit
la moisson déjà plantée.
Un vent froid trouble l'eau
parmi les herbes roussies.
De tous côtés
le monde s'éloigne avec froideur :
vergers noirs
que les nuages de mars assombrissent –
faisant place à la pensée.
Dans la descente passées les broussailles
hérissées le long
du chemin de charroi lavé de pluie
surgit la figure artiste du
fermier – concevant
– antagoniste

LE VENT REDOUBLE

La terre
dévastée est balayée
Les arbres
Les bouts de tulipe
éclatants
glissent et
s'agitent –

Délie ton amour
pour flotter

Souffle !

Bon Dieu qu'est-ce
qu'un poète – s'il en
existe ?

un homme
dont les mots
mordront
leur
retour – étant réel
ayant la forme
du mouvement

À chaque bout de brindille

nouveau

sur le corps
torturé de la pensée

étreignant

le sol

un chemin
vers le dernier bout de feuille

AVOIR FAIM DOIT ÊTRE MAGNIFIQUE

Le petit oignon d'herbe jaune
premier légume du printemps, précurseur
sur les trottoirs de Manhattan, quand
cueilli lorsqu'il vient, en bottes,
lavé, coupé et frit dans
une casserole, bien qu'ayant tendance à être
un peu visqueux, s'il est bien cuisiné
et servi chaud sur du pain de seigle
est un parfait apéritif avec de la bière –
et son meilleur atout
est qu'il pousse partout.

UN POÈME POUR NORMAN MACLEOD

La révolution
est achevée
noble s'est
transformé en no-buffle

Ensuite cela
est devenu solide
la pauvreté
s'installera sur Park Ave.

Ou comme Chef
One Horn dit au
prospecteur
constipé :

Espèce d'idiot !
et avec son couteau
entailla une balsamine
près de lui

Et recueillit la
gomme qui suintait
dans une cuiller en étain
cela fit l'affaire

Vous pouvez faire des parcelles
si vous voulez
autour de vous
No buffle

TU AS GÂCHÉ TA VIE

Peu importe comment tu marches
Peu importe comment tu tournes
Peu importe comment tu te tiens
Peu importe comment tu te couches
Tu a gâché ta vie

Prenez un idiot incompetent
donnant aveuglement des coups de tête
contre les obstacles, qui devient
brillant – se concentrant sur,
accomplissant fidèlement
un but donné –

Peu importe comment tu marches
Peu importe comment tu tournes
Peu importe comment tu te tiens
Peu importe comment tu te couches
Tu as gâché ta vie

(from *Collected Poems : 1909-1939*, volume 1,
© 1938 by New Directions Publishing Corp.
Reprinted by permission of New Directions Publishing Corp.)